

La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible

In: Genèses, 28, 1997. pp. 95-110.

Résumé

■ Boris Gobille: La mémoire à demi- mots. Analyses d'une commémoration impossible À partir du compte rendu d'une enquête ethnographique menée à Ivry-sur-Seine en 1995, l'auteur montre comment l'enquête impose un double déplacement d'objet: de la mémoire ouvrière de mai 1968, l'intérêt s'est porté sur la mémoire des anciens ouvriers de SKF, centrée sur la reprise de l'usine par les CRS en juin 1985 ; partie du concept polysémique de mémoire, l'enquête a conduit à l'analyse des diverses modalités pratiques de la remémoration qui se révèlent au cours des entretiens et lors d'une cérémonie officielle. La commémoration observée le 3 juin 1995 fait elle-même l'objet d'une double lecture: l'analyse des menues interactions qui peuplent le stand SKF; le rappel des conflits de juin 1985 qui rendent impossibles les récits indigènes de cet événement.

Abstract

Boris Gobille: Memory Unstated but Understood. An analysis of an impossible commemoration Based on the summary of an ethnographic survey conducted at Ivry-sur-Seine in 1995, the author shows how the survey imposes a two-fold shift of its object: first, from the working class memory of the events of May 1968, interest is directed to the memory of former SKF workers, centred on the factory takeover by State security police in June, 1985. Starting from the concept of memory with its variable meanings, the survey led to the analysis of the various practical methods of recollection revealed in the course of interviews and during an official ceremony. The commemoration observed on 3 June, 1995 is itself the object of a double reading: the analysis of minor interactions occurring at the SKF stand; a reminder of the conflicts of June, 1985 that made indigenous narratives of the event impossible.

Citer ce document / Cite this document :

Gobille Boris. La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible. In: Genèses, 28, 1997. pp. 95-110.

doi : 10.3406/genes.1997.1465

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/genes_1155-3219_1997_num_28_1_1465

La mémoire à demi-mots. Analyses d'une commémoration impossible

Boris Gobilie

creative
commons
= BY: Persée

Dans son film *Reprise* (1997), Hervé Le Roux montre une mémoire en *déplacement*. En juin 68, des élèves de l'Idhec filment la reprise du travail aux usines Wonder et centrent leur court-métrage sur une ouvrière réfractaire refusant de remettre les pieds «dans cette taule», selon ses propres termes. Cette femme est entourée de deux délégués CGT qui lui vantent les résultats obtenus par la lutte et l'incitent à retourner à sa place, «au charbon», atelier le plus éprouvant et le plus sale dans la chaîne de fabrication des piles Wonder. Autour d'eux gravite un ensemble de protagonistes, acteurs à leur insu du film de l'Idhec. Hervé Le Roux suit la piste de ces personnages figés un instant dans leur vie militante par l'image, et, d'informateur en informateur, retrouve la trace de certains. Des entretiens qu'il obtient d'eux il fait un film. L'objectif initial du film et le motif des entretiens restent la recherche de l'ouvrière révoltée. Pourtant, ce noyau central échappe toujours, nul ne connaît vraiment cette femme. Elle reste introuvable. Le film se creuse autour de cette absence, se déplace de ce noyau vers son écume : seuls restent les entretiens réalisés avec les protagonistes retrouvés, qui racontent leur expérience propre ressuscitée par la projection du film de l'Idhec. Ce qui n'était au départ que le moyen de la recherche en devient le tissu et sédimente un bruissement d'histoires et de mémoires. Échouant à toucher le foyer originel du projet, cette recherche pourtant fait acte de mémoire, construit une mémoire, émouvante et diverse. Elle fait surgir des mémoires adjacentes, en rien secondaires. Elle montre les résistances du «terrain» et ce qu'il impose. Hervé Le Roux a l'intelligence de le laisser faire. Alors fait-il plus encore ressortir trois choses : d'une part, que les mémoires personnelles ne s'articulent pas autour d'un noyau unique ; d'autre part, qu'il y a beaucoup à apprendre à laisser ces mémoires suivre leurs méandres, au point de

déplacer le projet initial et de mieux révéler ce qu'il a d'insaisissable; enfin, que Mai 68, avec ses révoltés d'un jour ou d'un mois sans inscription syndicale, reste d'une certaine manière introuvable quand il s'agit d'en pister la mémoire.

L'article qui suit est l'histoire d'une enquête qui déplace son objet initial, lui aussi articulé autour de la mémoire de Mai 68. Conter ces déplacements successifs, c'est pointer ce qu'a de spécifique la construction de l'objet au cours d'une enquête ethnographique par rapport aux prescriptions méthodologiques des manuels. La confrontation au terrain, notamment lorsqu'il est question de mémoire, impose d'accueillir les logiques propres de l'univers indigène¹, au point d'amender le projet initial pour prendre au sérieux, c'est-à-dire pour objet légitime de la recherche, les temps spécifiques de la mémoire indigène. Ma recherche procédait dès le début d'un premier déplacement: rompre avec une vision lettrée de Mai 68 qui, s'interrogeant sur le sens à donner au mouvement, ses origines, sa philosophie, voire sa «vérité», reste trop souvent focalisée sur le mai étudiant au détriment du mai ouvrier. Il s'agissait de déconstruire ces discours obligés² en déplaçant le problème vers une ethnographie de la *mémoire ouvrière* de Mai 68 à Ivry-sur-Seine. Mais ce premier déplacement en suscita d'autres liés aux difficultés rencontrées dans l'enquête: le terrain résistait, Mai 68 fuyait, un agenda remémoratif indigène affleurerait. C'est de ces déplacements que je voudrais rendre compte, car ils façonnèrent peu à peu un tout autre objet: il fallait en définitive porter l'analyse sur l'infra-discursivité de la mémoire observée. Celle-ci révèle d'un côté la *logique pratique* d'une mémoire personnelle observable dans des gestes de remémoration, et d'un autre côté met à jour la *crise du discursif* qui entoure la commémoration d'événements ambivalents de l'histoire syndicale d'Ivry-sur-Seine. On le voit, les rapports



1. Le terme «indigène» n'a évidemment aucune connotation péjorative: «Le terme d'indigène fait référence à la tradition exotique; mais c'est pour moi une commodité de langage qui me permet de désigner en réalité une position dans l'analyse. Tout discours analysé, toute représentation analysée est un discours indigène. Tout un chacun est un indigène en puissance: il suffit qu'on le prenne à son tour comme objet d'observation et d'analyse. Le grand avantage du terme "indigène" est de permettre au chercheur de se séparer des sujets qu'il analyse, y compris et surtout quand ce sont ses proches ou quand il lui faut effectuer une auto-analyse et se considérer lui-même comme un indigène.», Florence Weber, *Le Travail-à-côté*, Paris, INRA/Hautes Études, 1989, p. 22.

2. À l'instar d'Isabelle Sommier, «Mai 68: Sous les pavés d'une page officielle», *Sociétés contemporaines* n° 20, 1994, pp. 63-82.

3. Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des sciences politiques, 1994, p. 16.

4. Pour plus de détails sur cette période de l'histoire de SKF, Boris Gobille, *Une mémoire feuilletée. Ethnographie de la mémoire ouvrière-syndicaliste de Mai 68. Le cas d'Ivry-sur-Seine*, mémoire ad-hoc réalisé dans le cadre de l'atelier «ethnographie en milieu urbain» du DEA Sciences Sociales ENS-Ulm/EHESS, 1995, pp. 51-63.

5. Tous les prénoms cités ici sont fictifs.

entre des pratiques personnelles de remémoration et une commémoration, cérémonie et discours, se trouvent au centre de notre objet.

Un déplacement d'objet: mai 68, juin 85, juin 95

L'héritage durkheimien impose une définition préalable dans la construction de l'objet. Cette exigence serait plus encore justifiée dès lors qu'on prend pour objet la *mémoire*, tant «l'extrême polysémie du terme de mémoire en sciences sociales»³ prêterait aux erreurs d'interprétation et aux malentendus. La définition préalable aurait pour charge de réduire cette polysémie. Pourtant, je voudrais faire valoir que laisser *du jeu* dans la définition préalable de l'objet ethnographique est précisément ce qui ouvre le plus accès aux agendas remémoratifs, aux gestes de remémoration, aux usages indigènes de la mémoire. C'est dans la disponibilité à la surprise ethnographique que réside la meilleure arme contre l'ethnocentrisme parfois à l'œuvre, à l'insu du chercheur, dans une définition préalable fonctionnant alors comme sourde imposition de problématique. L'objet initial (la mémoire ouvrière de Mai 68 à Ivry-sur-Seine) a donc subi des *déplacements* liés aux modalités d'entrée dans le milieu observé et à l'agenda remémoratif propre à ce milieu. Je souhaiterais faire état tour à tour d'un double déplacement: j'ai peu à peu *recentré* le milieu observé autour du groupe des « anciens de SKF », antenne ivryenne du trust suédois de roulements à bille; j'ai peu à peu *décentré* l'objet initial, Mai 68 étant évacué au profit d'un moment plus saillant dans l'agenda remémoratif de ce groupe: les années 1983-1986 pendant lesquelles l'usine menacée de fermeture par la direction suédoise fut occupée par les travailleurs qui multiplièrent à cette occasion les répertoires d'action afin de rendre leur cause plus visible⁴.

La construction d'un objet ethnographique obéit d'abord à la logique pratique de l'enquête. Il paraît plus aisé dans un premier temps de travailler sur une association, une organisation, une union locale syndicale: on s'appuie sur une institution c'est-à-dire sur un collectif déjà socialement constitué. Mais il faut alors déconstruire les évidences que suggère le discours que l'institution tient inévitablement sur elle-même. Une « mémoire ouvrière » semble difficile à atteindre dans la mesure où l'on choisit de contacter des ouvriers par les réseaux syndicaux, ce que l'on ne peut pas éviter sauf à mener une durable investigation ethnographique, à nouer à la longue des relations avec quantité d'informateurs et à assister à de multiples événements collectifs. Pour ma part, j'ai dû passer par l'union locale CGT d'Ivry, plus précisément par l'union des retraités CGT, puisque mon objectif initial était de toucher, vingt-sept ans après, trois générations de travailleurs ayant vécu Mai 68 à Ivry. Il me semblait possible de les atteindre par l'intermédiaire de la plus ancienne génération et de m'appuyer sur les informations qu'elle me fournirait. Après quoi, j'espérais obtenir des entretiens approfondis avec des ouvriers, si possible menés dans leur univers domestique et non dans un lieu institutionnel, afin de découvrir les modalités d'une « mémoire ouvrière » de Mai 68 à Ivry. Parmi les premiers ouvriers rencontrés, au cours d'un entretien collectif au siège de l'union locale des retraités CGT, Mireille, une ancienne de SKF, s'est proposée implicitement comme informatrice envisageant de me donner des noms d'anciens SKF que je pourrais interviewer⁵. L'idée de recentrer l'enquête sur le groupe ivryen des anciens de SKF me paraissait d'autant plus judicieuse que cette usine avait fourni les plus gros bataillons de grévistes en Mai 68 à Ivry. Souhaitant un entretien individuel chez elle, possibilité qu'elle avait admise lors de cet entretien collectif, je l'ai recontactée par téléphone.



6. Une telle esquive de Mai 68 au profit de faits plus saillants de la mémoire personnelle se retrouve par ailleurs dans le cas de Pierre Guyot duquel Hervé Le Roux a obtenu un entretien pour son film : fils d'un cacique du Parti communiste (Raymond Guyot), il en viendra rapidement, dit Hervé Le Roux, à raconter son insoumission pendant la guerre d'Algérie et les deux ans de prison qu'elle a occasionnés, Mai 68 et la reprise du travail aux usines Wonder disparaissant derrière cette énormité fondatrice d'une trajectoire individuelle et, on le devine à ses mots, d'un affranchissement par rapport à la figure du père. Il dira que son insoumission lui a valu de n'être plus « le fils de Raymond Guyot » mais « Pierre Guyot ». Il s'est fait un prénom.

7. Ces classeurs n'obéissent pas à un principe de classement chronologique unique. On trouve par exemple un classeur dont les dates polaires sont 1962 et 1986 (ce qui correspond à la période entière où Gérard s'est adonné à ce recueil), un autre focalisant sur les trois ans d'occupation de l'usine entre 1983 et 1986, tandis qu'un autre concentre ses contenus sur la période 1962-1970, etc. Le contenu de ces classeurs témoigne d'un côtoiement insolite. À l'exemple du classeur 1981-1983 : ici, un tract en date du 29 novembre 1982, dénonçant une volonté de démolir la CGT aux élections de délégués, tract qui pour ce faire reprend une inscription dénichée sur les murs de l'usine, et comportant ces quelques mots amènes : « La CGT on va vous baiser la gueule. Allard va vous faire crever. Il faut détruire la CGT, votez Allard. » ; là, en date de février 1983, la note d'information n° 368 sur la butée Mac Pherson, note signée du service communication et presse mais annotée de la main de Gérard en ces termes : « 445535 fabrication Ivry » ; ailleurs, la note d'information n° 111 (mars 1983) sur « le plan de restructuration de la CAM. » et corrigée encore à la main : « Décision de liquider SKF-Ivry en Hollande » ; un autocollant « CGT-SKF : non à la fermeture de l'usine d'Ivry ». Dans un autre classeur (1963-1980), on repère une lettre du service du personnel du 16 juin 1967 spécifiant à Gérard qu'en tant que secrétaire adjoint CGT/FSM il sera tenu responsable des affichages non autorisés, et se concluant par ces mots entourés par Gérard : « Nous profitons de la présente pour vous signaler que l'ouvrier qui procède à l'enlèvement des affiches ne peut pendant ce temps nettoyer les locaux de l'usine, ce qui est regrettable après votre intervention à ce sujet lors de la réunion du Comité d'Établissement qui s'est tenu hier. »

8. Sur la notion d'entretien ethnographique, lire Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix* n° 35, troisième trimestre 1996, pp. 226-257.

9. L'expression est d'Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible », postface à Nels Anderson, *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993 (trad. fr.), p. 297.

10. Jean-Claude Passeron, « Le scénario et le corpus. Biographies, flux, itinéraires et trajectoires », in *Le Raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 188.

Elle bouscula alors de manière inattendue ma problématique axée autour de Mai 68. Je livre à ce titre un fragment de mon journal de terrain du 15 mars 1995 :

« Je rappelle Mireille. Je me présente, elle se souvient de moi. Je lui explique que je voudrais me recentrer sur SKF. Elle m'interrompt : « Mais oui, j'ai été militante à SKF et qu'est-ce que ça nous a donné tout ça, je vous le demande ? Et tout ça, c'est le gouvernement socialiste, encore une fois ! ». À plusieurs reprises, elle fera allusion à la fermeture de SKF alors que je lui parle de Mai 68. Par exemple, quand je lui fais comprendre que je voudrais toucher trois générations d'ouvriers de SKF qui y auraient vécu Mai 68, elle me dit qu'elle n'y était déjà plus, qu'elle avait été mise en préretraite par la Direction pour cause d'activités syndicales, et qu'elle y était revenue avec d'autres militants préretraités avec des revendications mais que ça n'avait servi à rien. Soudain je ne comprends plus rien : je croyais avoir perçu lors de l'entretien collectif du 6 février qu'elle avait 40 ans en Mai 68. Puis, lumière : elle avait ramené ma question sur Mai 68 aux événements de la fermeture de l'usine entre 1983 et 1986. De fait, elle ramènera plusieurs fois la conversation sur cette fermeture, qui a fait suite à trois ans d'occupation mouvementées devenus pour leurs protagonistes une référence mythique. »

Un entretien avec Gérard, ancien délégué syndical CGT à SKF, eut, entre autres choses, la même fonction de décentrement par rapport à Mai 68⁶. Gérard avait constitué depuis 1962 jusqu'à 1986, date de la fermeture de l'usine, des classeurs recueillant des éléments hétéroclites prélevés au fil de sa vie de militant et de délégué⁷. S'efforçant de répondre de son mieux à la demande qui a motivé l'entretien, il commence par feuilleter celui qui englobe la période de Mai 68. Mon attention est d'emblée attirée par le fait qu'aucun de ses classeurs n'est entièrement consacré aux événements de mai. Rapidement, Gérard en montre l'étendue d'un geste vague, semblant signifier que Mai 68 s'y noie. Comprenant qu'il souhaite vagabonder au gré de ce que lui suggèrent comme souvenirs les tracts, photos, résultats d'élections syndicales, coupures de journaux, etc., je le laisse maître de ses souvenirs et m'aperçois qu'il délaisse 68 pour ramener l'entretien sur le classeur consacré à la

période 1983-1986, c'est-à-dire la période d'occupation de l'usine marquée par l'exploration des répertoires d'action les plus divers. C'est alors qu'il se montre le plus enjoué et le plus disert, confirmant ce que je pressentais : la saillance de cette période dans ses souvenirs, comme pour Mireille.

Mai 68 est un objet de mémoire pour des intellectuels et, à la rigueur, selon des logiques différentes, pour les centrales syndicales ; de même est-il un objet de mémoire nationale. L'imposer au cours des entretiens avec des ouvriers ivryens, c'est préjuger de l'agenda propre à la mémoire locale et ouvrière. L'écoute de l'univers indigène dont l'entretien ethnographique⁸ fait sa règle d'or, laisse aux enquêtés la maîtrise de leurs propres schèmes de classement et d'interprétation du monde, et fait affleurer à l'observation des pratiques et des discours qui sinon auraient toute chance de rester informés ou informulés, écrasés par le cahier des charges de l'enquêteur. Aussi les malentendus, quiproquos, associations d'idées, lapsus, etc., sont-ils révélateurs de l'univers des références indigènes. Lorsqu'une non-congruence avec la problématique initialement retenue se fait jour, il se peut qu'il y ait quelque malaise à voir s'écrouler l'édifice de la définition préalable. C'est pourtant dans l'écoute de ces *accumulateurs symboliques*⁹ qu'on s'offre l'opportunité de reconstruire l'objet sur ce qui fait sens et acquiert pertinence dans l'univers indigène. Aussi fallait-il saisir au bond la richesse de ce déplacement évacuant Mai 68.

Cependant, être disponible à la surprise ethnographique, prendre les chemins de traverse indigènes, s'imprégner du terrain et du milieu indigène, comporte le risque de la dilution et de la passion collectionneuse de petits faits qui pulvérisent la recherche dans un empirisme infini arrimé à ce que J.-C. Passeron appelle *l'illusion de la pan-pertinence du descriptible*¹⁰ : toute information serait bonne

à glaner dans la mesure où, par des ressorts cachés que la recherche serait censée faire apparaître au bout du compte, *tout ferait sens*. Aussi les déplacements opérés dans le cours de l'investigation ne revêtent-ils une signification ethnographique que pour autant qu'ils se reproduisent jusqu'à ce que Daniel Bertaux a appelé le point de saturation¹¹. Construire un objet ethnographique, c'est signer sans cesse un armistice scientifiquement fondé ; c'est faire dialoguer la problématique de départ et ce que le terrain lui imprime de déplacements, c'est trouver la bonne distance avec deux pôles à éviter : l'un considérant le terrain comme simple application d'une préconstruction théorique ; l'autre le considérant comme mystique dérogoire à la construction de l'objet et à la définition progressive et contrôlée d'une méthodologie.

L'enquête a imposé l'idée que saisir la *mémoire* ouvrière, fût-ce celle des événements les plus marquants de l'univers indigène, abritait parfois l'illusion d'une substance, d'une unicité et d'une univocité de la mémoire, toutes choses que cette dernière disperse en *pratiques* de *remémoration* diverses, déroutantes parfois, masquées et souvent non officielles. Si la démarche d'enquête elle-même et l'entretien provoquent la remémoration, il faut aussi relever les écarts qu'entretiennent ces modalités individuelles de remémoration avec l'exigence officielle de commémoration. Encore faut-il pouvoir les observer, ce qui me fut permis le 3 juin 1995, date à laquelle « les anciens de la SKF » commémorent, lors de la fête municipale d'Ivry, la reprise de l'usine, le 5 juin 1985, aux CRS qui l'occupaient depuis la fin du mois de mai 1985. Cet épisode bien connu de l'histoire ivryenne est le point culminant des trois années d'occupation ; il a fait l'objet de conflits d'interprétation sur lesquels je reviendrai. L'observation de la commémoration du 3 juin 1995 montre la superposition d'une exigence officielle de mémoire et un

univers non officiel de pratiques de remémoration. C'est pourquoi je livre quelques fragments de mon journal de terrain du 3 juin 1995, après quoi deux lectures en seront faites¹².

Observer une commémoration

« Comme on me l'avait indiqué, le 3 juin 1995 se tient à Ivry la fête municipale annuelle, dans le cadre de laquelle les anciens de SKF devaient tenir un stand commémorant la reprise de l'usine par les travailleurs aux dépens des CRS le 5 juin 1985. J'arrive à 16 heures par temps de bruine. Autant que je peux le voir du haut de l'avenue Georges Gosnat, une foule assez nombreuse semble s'être déplacée au milieu des multiples stands qui se tiennent en contrebas de la Mairie. Je porte dans mon sac à dos les classeurs que m'avait prêtés Gérard lors de notre entretien, dans le but de les lui rendre. J'avise Jean-Louis, l'aborde, il m'est inutile de me présenter car il me reconnaît. Il me rappelle qu'à 18 heures se tient « le pot de tous les anciens de la SKF » et qu'en attendant je peux, si je le souhaite, regarder l'exposition. Je m'éloigne donc vers le stand SKF.

Ce stand est constitué de trois panneaux et d'une table. Sur la table, divers tracts pour l'emploi, pour la CGT, etc., et un document orange intitulé « SKF. Ils ne céderont pas ». J'avise les trois panneaux où sont exposées des photos, chacune ornée d'une courte légende mais sans commentaires très abondants. Quelque chose me frappe d'emblée : sur ces trois panneaux, deux et demi sont consacrés à l'occupation de l'usine de 1983 à 1986, et plus particulièrement aux événements du 27 mai 1985 (investissement de l'usine par les forces de l'ordre) au 5 juin suivant (reprise de l'usine par les travailleurs suite à un conseil municipal extraordinaire).

On trouve ainsi sur le premier panneau une photo du personnel de l'usine en 1945, avec pour légende : « 1945 : la Libération à la SKF ». Une deuxième photo représente une manifestation dont la légende indique qu'elle visait à défendre la Sécurité sociale. Il n'y a rien sur la période 1945-1967. La troisième photo figure un rassemblement dans la cour de l'usine en Mai 68, avec pour seule légende : « Mai 68 ». Je suis frappé par son côté minimaliste. On tombe très rapidement sur la période de l'occupation, comme si tout ce qui précède n'avait jamais eu d'autre fonction ni d'autre signification que d'être une phase introductive au combat phare qui a marqué la fermeture définitive de l'usine ivryenne. La deuxième moitié du premier panneau est consacrée à la période de l'occupation qui précède les événements de fin



11. Daniel Bertaux, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX-1980, pp. 207-208.

12. Il manquera à l'analyse le contexte non du moment commémoré mais du moment commémorant. Il faudrait interroger la coïncidence des dates de la fête municipale et du dixième anniversaire de la reprise de l'usine ; le contexte politique, syndical et social de la municipalité en 1995 devrait être convoqué, etc. Il y a dans ces manques autant de limites qu'il convient de connaître pour mettre en perspective l'analyse.

mai - début juin 1985. Les principaux éléments sont là, une photo étant destinée à résumer chacun d'eux : la marche autour de Paris, le voyage à Göteborg (siège du trust), une journée portes ouvertes, l'occupation de la Bastille, la manifestation en bateau-mouche aux cris de «SKF vivra», la fermeture des écluses d'Ivry-Port, le déversement de roulements à billes devant la préfecture... C'est quasiment deux panneaux entiers qui sont consacrés à l'affrontement pour la reprise de l'usine en juin 1985. Le temps se déroule alors sur un autre rythme : le 5 juin est découpé par les photos en séquences courtes, allant du conseil municipal extraordinaire en plein air la veille jusqu'aux diverses manifestations de soutien qui ont jalonné cette journée, en passant par les affrontements avec les forces de l'ordre. Rien de comparable avec la première partie du premier panneau qui passe allégrement de 1945 à 1967.

Après avoir bien observé les panneaux, je feuillette la brochure «SKF. Ils ne céderont pas». Un homme d'une soixantaine d'années s'approche de moi et, désignant la brochure, m'informe qu'elle coûte 30 francs. J'en profite, alors que je lui donne l'argent, pour m'enquérir de sa situation. Il me répond qu'effectivement il est un ancien de SKF, et qu'il s'appelle Michel. Il ajoute avec un sourire de fierté : «La brochure, c'est moi qui l'ai faite». Nous discutons, et au cours de la discussion j'apprends qu'il a travaillé 25 ans à SKF aux tours. Il ajoute : «T'as vu les photos ? Un truc comme il y en a jamais eu.» «L'occupation ?», «Oui, l'occupation, un truc !», me répond-il. Mais il reprend la conversation sur la brochure, regrettant de n'avoir pas mis de marge. En effet, la barre de reliure cache les textes et les photos les plus excentrés sur la gauche. J'essaie plusieurs fois de lui expliquer qui je suis et pourquoi je m'intéresse à SKF, mais il m'interrompt sans cesse, suivant manifestement le cheminement de ses pensées. Il ne paraît même pas étonné quand j'évoque avec lui des événements précis de l'histoire de SKF, ni même lorsque je précise parfois ses propos en indiquant une date ou un lieu. Tout se passe comme si pour lui personne ne devait ni ne pouvait méconnaître l'histoire de SKF. Je parviens à comprendre que la brochure n'a pas été faite pour l'exposition, mais il y a dix ans, lorsque l'usine a été définitivement fermée.

Alors que je discute avec Michel, un homme un peu plus jeune nous aborde, et engage d'emblée la conversation avec moi. Il me dit que SKF a marqué tout Ivry et que cette journée du 5 juin 1985 constitue un bon souvenir. Il a une queue de cheval, des lunettes, un médaillon *Peace and Love*, et est habillé d'un jean's et d'une veste de même matière. «Casser la gueule aux CRS, ça c'était un bon souvenir ! Vous, les jeunes, bon, bah vous n'avez pas connu ça, c'est normal». Il

insiste bien sur le fait qu'occuper trois ans une usine a quelque chose de peu commun. Il compare avec Mai 68 – «j'avais à l'époque 21 ans» – pour affirmer que même à l'époque il n'y a pas eu autant de ténacité. «Tu vois, si c'était à refaire, je le referais ! Casser la gueule aux CRS, ça fait toujours plaisir». Il se définit plutôt comme «anar» lorsque je lui demande s'il est à la CGT et au PCF et qu'il me répond par l'affirmative. Je lui fais remarquer que les anars et le Parti ne font pas bon ménage. Il en convient d'un geste vague, et précise : «Je suis anar mais pacifiste». Il m'avoue qu'il n'a jamais travaillé à SKF, mais qu'il était venu souvent prêter main forte, notamment lors de la reprise de l'usine le 5 juin 1985. La participation à cette reprise constitue un enjeu identitaire important qui fait dire : «J'y étais !»

Du reste, peu après, alors que la discussion se sera engagée avec Gérard, «l'anar» et un homme assez jeune travaillant à la Croix-Rouge, ce dernier dira en ma présence qu'il n'avait pas pu «en être» du fait de la naissance de son fils le 28 mai. Il semble regretter de ne pas «en» avoir été, précisant cependant qu'il s'était bien douté en entendant les sirènes qu'il se passait quelque chose, qu'il avait du reste pressentie suite au conseil municipal extraordinaire tenu la veille. D'ailleurs, ils parleront tous les trois, en ma présence, de l'attitude ambiguë de la CGT et d'un homme «au talkie-walkie» qui «ne se serait pas réveillé».

«L'anar» apostrophe un homme qui passe à nos côtés, ils parlent tous les deux, et ce dernier venu avoue que «tout ça, c'est loin» et qu'il a «des trous de mémoire». Alors, quand «l'anar» essaie de lui faire dire que c'est quand même des bons souvenirs, il rétorque «Tu parles !» et, haussant les épaules, «des bons souvenirs !»

Il y a peu de monde à venir voir cette exposition. J'apprends par Michel que les photos qui ornent les panneaux sont celles de l'union départementale CGT de Créteil. Pour sa part, il tente toujours de vendre ses brochures à la criée. Toute une sociabilité se met en place autour du stand. Je l'observe dans des micro-interactions, des accolades, des interjections, des conversations, des plaisanteries, des regards, des gestes, des allées et venues... Un homme assez âgé et s'abritant sous un parapluie est interpellé de manière ostentatoire par Michel dans les termes suivants : «Eh, Papa !». Il se tourne vers moi et croit bon de me préciser : «On l'appelait Papa. Tiens, regarde, il est là et moi je suis là» en me désignant une photo de la brochure où on les voit défiler et manifester. Une certaine Nicole nous a rejoints, et je la reconnais sur une photo où elle crie des slogans bras-dessus bras-dessous avec d'autres femmes. La femme qui figure à ses côtés sur la photo arrivera plus tard. Il y a quelque chose de troublant dans le fait que nombre de personnes présentes ce jour se retrouvent très régulièrement sur les photos.

Leurs statuts à l'époque des faits s'égrènent depuis le responsable syndical jusqu'au « simple syndiqué » (comme « l'anar »), en passant par le délégué. Le fait est, cependant, qu'il me semble voir en l'exposition un miroir renvoyant l'image, juste un peu rajeunie, des personnes présentes à la fête. Comme une vitrine, une mise en scène, un auto-portrait.

Une femme accompagnée d'une petite fille d'une dizaine d'années tout au plus arrive, et montre les photos de l'usine à la petite. Je suis attentif à la nature des photos qu'elle sélectionne pour l'enfant. Il s'agit le plus souvent de celles où se laissent distinguer les bâtiments de l'usine et ses alentours. Elle lui nomme d'ailleurs les rues. Elle ne fait que très peu de commentaires explicatifs sur les motifs des manifestations et de l'occupation. Là encore, la phase privilégiée est l'occupation et plus particulièrement les journées du 28 mai et du 5 juin 1985. Enfin, elle désigne une photo à la petite fille, photo que je viens de mentionner, en lui disant : « Tu vois, là, c'est Nicole ».

J'observe la présence de Dominique, qui eut un rôle de premier plan dans l'occupation, au même titre que Jean-Louis. Il figure sur bon nombre de photos de la brochure, et, de manière récurrente, sur quelques-uns des articles que j'ai dépouillés aux archives municipales concernant les années 1977-1986 à SKF-Ivry. Dominique désigne la brochure à un camarade qu'il connaît manifestement, en lui précisant que c'est la brochure qu'il avait faite il y a dix ans. Ainsi, il y a deux versions concernant l'auteur, l'une de Michel et l'autre de Dominique. L'important est qu'il existe des logiques d'appropriation concernant la paternité des supports constitués pour la mémoire. Il y a bien là, j'imagine, un enjeu notable. Du reste, Michel a entendu les propos de Dominique et je l'entendrai ultérieurement préciser que c'est lui qui a fait *les photocopies*.

Un peu plus tard dans l'après-midi, j'engage la conversation avec Nicole en lui expliquant mon travail. Elle a l'air un peu déconcertée. Je pense qu'elle est sur le point de me prendre pour un journaliste lorsque Dominique, qui se trouvait à côté d'elle et que je lui avais désigné pour me prévaloir de quelqu'un, vient à ma rescousse. À propos de l'entretien que j'ai demandé à Nicole, Dominique dit à celle-ci : « Mais si, tu peux faire ça, Nicole ? ». Ce à quoi elle rétorque, amusée, qu'elle n'a de toute façon pas dit non. Elle me demande mon numéro de téléphone et mon nom, ainsi que l'horaire auquel elle peut me joindre. Je note à mon tour son numéro, mais elle refuse à mots couverts de me donner son nom. « Nicole, ça suffira bien, de toute façon, c'est moi qui répondrai. » Il me semble saisir, maintenant que j'écris ces lignes, avec une nuit de recul, qu'il y a des postures différenciées face à l'exigence de mémoire : un personnage de premier plan comme Dominique semble

attentif à moi dans la mesure où je m'inscris par mon travail dans la chaîne de production de la mémoire de SKF. Je constitue à cet égard un enjeu : c'est ainsi qu'après une boutade dévalorisant les femmes destinée à faire réagir ladite Nicole, il redevient sérieux et souligne «pour [ma] thèse» l'importance des femmes dans le conflit. Nicole et Michel constituent des postures intéressantes face à l'exigence de mémoire. Nicole était déléguée, et Michel «simple syndiqué». Aucun des deux n'a exercé de rôle organisateur comme c'est le cas de Jean-Louis et Dominique. La mise en retrait spontanée est surtout vérifiée chez Michel qui a décliné mon invitation à l'entretien, en haussant les épaules, prétextant qu'il était simple syndiqué, déviant la conversation dès que j'insiste, ou avisant une personne susceptible d'acheter sa brochure. Quant à Nicole, sa réserve lorsque je l'aborde me semble témoigner d'une posture assez semblable, au travers de laquelle peut se lire une angoisse à être dissociée de l'ensemble, du groupe porteur de mémoire. Comme si la mémoire n'existait que dans la prolongation des liens d'interconnaissance forgés dans l'usine et dans la lutte collective, et dans les interactions multiples que ces liens font naître. Comme une figure issue de celle de l'*oblat*, qui doit tout ce qu'il est au groupe d'appartenance, et n'est rien sans lui.

La mémoire comme identité implique que la remémoration soit d'une certaine manière une posture identitaire, de sorte qu'il est difficile d'exiger une posture individualisée de remémoration lorsque l'identité forgée ne se conçoit que dans les liens d'interconnaissance du groupe, du collectif. J'ai vraiment été frappé par la subite *mise en retrait* de Raymond dès lors que je lui ai proposé de me raconter *plus tard* et, implicitement il l'avait compris, *en tête-à-tête*, ce qu'il avait vécu à la SKF. L'immédiate remise de soi aux porte-parole légitimes et attestés du groupe que sont par exemple Jean-Louis et Dominique n'est pas la moindre conséquence de ce phénomène. Il me semble alors en quelque sorte sacrilège d'exiger une posture individuelle, et relativement formelle, d'exercice de la mémoire de la part de personnes dont l'aspect vivant de la mémoire s'observe au travers d'interjections familières, brassant des références communes sur le mode implicite, procédé par quoi se délimite la frontière entre ceux «qui en étaient» et les autres, au travers de gestes, on pourrait même dire d'une *gestuelle* (accolades, tapes dans le dos, embrassades, prises par les épaules, etc.) dénotant autant que connotant une appartenance commune, une expérience commune dans le sillage de laquelle ils s'inscrivent et finalement prennent leur sens. Les surnoms sont aussi frappants de même que la présence d'un article singulier («la» Nicole) devant le prénom, qui singularise en même temps qu'il rappelle une appartenance, et même ne singularise que pour autant qu'il la rappelle.

Puis, j'aperçois Gérard et vais le saluer. Il me reconnaît, et lorsque je m'excuse d'avoir gardé ses classeurs si longtemps, il me demande simplement s'ils m'ont servi. Il me propose du reste de consulter les autres si je le souhaite.

À 18h15, Dominique prend la parole au stand adjacent érigé pour commémorer le centenaire de la CGT. Il remercie le conseiller régional et le député d'Ivry-Vitry d'être là tous les deux, excusant l'absence du maire, occupé à l'organisation de la fête. Il évoque brièvement les deux expositions, celle destinée à commémorer le centenaire de la CGT, et celle commémorant la SKF, avant de passer la parole au secrétaire général de l'union locale CGT-Ivry. Celui-ci lit un discours en grande partie reproduit en ouverture de la brochure SKF.

Puis, un pot est servi, et on m'offre un verre. Je discute avec Gérard, «l'anar» et l'homme travaillant à la Croix-Rouge. Ils évoquent cette journée du 5 juin 1985 assez longuement, notamment, mais en termes assez vagues, l'attitude ambiguë et embarrassée de la CGT lors de la reprise de l'usine par les travailleurs le 5 juin au petit matin. Puis, nous évoquons l'accident de moto de la fille de Gérard, et l'homme de la Croix-Rouge nous raconte quelques anecdotes sur les interventions parfois macabres auxquelles il est contraint de se soumettre. Il nous parle notamment d'une intervention sur un motard qui s'était cassé la clavicule dans un accident et qui refusait qu'on lui découpe son cuir pour intervenir sur la clavicule. Nous dissertons alors sur l'importance affective du cuir chez les motards, et «l'anar» révèle qu'il a fait beaucoup de moto quand il était jeune, et qu'il attachait de l'importance à son cuir, qui pourtant «n'était pas un cuir très classe». Je repense à ce que «l'anar» me disait tout à l'heure sur sa passion des Charentes-Maritimes et des chevaux, et sur les prix d'entretien d'un cheval de qualité.

Retournant vers le stand, j'entends une jeune femme s'approcher des photos et demander aux personnes qui sont proches, et qu'elle connaît manifestement : «Alors, c'est là qu'on doit se trouver?» Elle examine les photos afin de s'y retrouver. Du reste, un homme s'approche à son tour, et se cherche dans les photos. Sur ce, Jean-Louis intervient et lui montre la photo de 1945 : «Tiens, c'est là que tu es!». L'homme est bien trop jeune pour que cela soit plausible, et d'ailleurs celui-ci répond à Patrick par un juron amusé. Lorsqu'un homme dit à la jeune femme : «Ça fait des souvenirs, hein!», elle rétorque que de toute façon elle ne se souvient plus de rien, qu'elle n'a plus de souvenirs. L'après-midi s'achève bientôt, et beaucoup d'anciens de la SKF repartent, non sans s'être pour certains donné rendez-vous au lendemain. Je continue à discuter et lorsque la plupart des anciens SKF a

quitté les lieux, je décide à mon tour de m'éloigner. Je refais un tour de la fête, puis m'achemine vers le métro. Il est 19h30. Il n'a cessé de brainer tout l'après-midi... »

Des souvenirs sans cérémonie

Une commémoration est un temps officiel de l'activité de mémoire destiné à laisser des traces. Pourtant, l'attention ethnographique aux micro-interactions qui se jouent lors de cette commémoration, porte au jour l'univers sous-jacent de pratiques de remémoration non officielles¹³ qui, par l'infradiscursivité qui les caractérise, parlent sans dire et disent autre chose que ce qu'elles semblent dire. Les petits faits, même dérisoires à première vue, que relève l'observation, rappellent que la remémoration fonctionne souvent comme réactivation du groupe d'interconnaissance. Le jeu consistant à se retrouver sur les photos, mais jeune, chantant, manifestant, distribuant des tracts, suscite toute une sociabilité pulvérisée en micro-interjections, tapes dans le dos, moqueries, références implicites, qui sont autant de signes extérieurs de connivence. L'occupation spatiale du stand fait l'objet d'une recomposition permanente : si des îlots de conversations persistent en autant de grumeaux de sociabilité, l'essentiel se joue dans l'entremêlement incessant des groupes, des paroles, des gestes, chaque arrivée est saluée comme il se doit, les conversations se nouent, se dénouent et se renouent. À la manière des menus propos (*small talk*) dont fait état Goffman et qui n'ont d'autre fonction que d'éviter le silence et de poursuivre la ligne d'interaction, ces bribes de conversation visent autre chose que ce qu'elles disent, n'étant là bien souvent que pour référer à demi-mots à un socle de connivences communes forgées dans le passé. Le rite d'accueil passe régulièrement par la question « t'es où sur les photos ? », ce jeu avec l'image étant aussi une manière de revivifier une appartenance sur le mode



13. Olivier Schwartz, *op. cit.*, pp. 268-269, rappelle qu'« une des raisons d'être majeure de l'ethnographie est l'accès sans équivalent qu'elle donne aux pratiques non officielles », ce non-officiel de la vie quotidienne comportant « à la fois du refoulé, de l'implicite, du mal connu parce que trop familier, du trop "banal" pour être dit ».

14. Maurice Halbwachs, *La Mémoire collective*, Paris, PUF, 1968 (1^{re} éd. PUF, 1950), p. 8.

15. Il y aurait un travail plus large à mener sur le rapport de la mémoire et de la condition ouvrières à l'image. Les quelques remarques proposées ici n'épuisent en rien l'éventail de ces rapports, tels qu'ils transparaissent notamment dans *Reprise*. Dans son film, Hervé Le Roux commence toujours ses entretiens par la projection du film de l'Idhec sur la reprise du travail aux usines Wonder afin de (re)susciter les souvenirs des personnes. Deux scènes sont marquantes. La première est une projection collective du film dans l'union locale CGT de Saint-Ouen où le film est l'occasion de retrouver des visages connus, de rappeler des filiations (« c'est le fils de ... », « il était marié à ... ») voire des familles de militants, de rétablir la vérité des statuts (délégué, responsable, secrétaire, de quelle union locale, etc.), de revisiter des bouts de récits de vie et l'histoire de l'union locale. La seconde se passe dans l'atelier rempli de cannes à pêche d'un ancien délégué syndical aux usines Wonder, qui pendant un long moment reste muet devant la télévision où le film fini ne passe plus, comme si la force évocatoire de l'image imposait dans un premier temps le silence des mots et des commentaires de la mémoire.

16. « L'unité de la distance et de la proximité » est ce qui caractérise l'étranger selon Georg Simmel, « Digressions sur l'étranger » (1908) in Y. Grafmeyer et J. Isaac, *L'École de Chicago*, Aubier, 1994, p. 53.

17. Ne serait-ce que par la différence d'âge et la tenue vestimentaire, laquelle doit, en cette occasion, être la plus convergente avec cette position de distance et de proximité. S'il est évidemment nécessaire de ne pas s'habiller « trop bourgeois », il n'est en revanche nul besoin de forcer le trait mimétique, tant il est vrai qu'inévitablement rattrapé par son hexis corporelle en partie extérieure à l'hexis indigène, l'ethnographe créerait une impression de travestissement presque naïf préjudiciable à la bonne réception du milieu enquêté. Prendre au sérieux le milieu indigène, c'est prendre au sérieux ce qu'a de partiellement intangible la différence sociale manifeste au cours de la relation enquêté/enquêteur, et l'assumer d'une manière telle que la visibilité de la distance soit rendue, par sa non-outrageante visibilité même, invisible, c'est-à-dire évidente, allant de soi, « normale » et donc appropriable par les représentations indigènes.

ludique. La commémoration admet des fonctions explicites et implicites; son destinataire est double, externe et interne. Elle vise en effet à produire une mémoire sur la scène publique, c'est-à-dire ici, à rendre visible le groupe d'interconnaissance porteur de cette mémoire; elle retisse des appartenances et ainsi fait perdurer le groupe d'interconnaissance. Si Halbwachs a pu souligner combien une mémoire n'a de chance de perdurer que pour autant que perdure le groupe qui la porte¹⁴, il convient de souligner que réciproquement un groupe peut devoir en partie sa continuité à la réactivation de références communes. L'image est par ailleurs le canal par lequel se transmet aux enfants des « anciens SKF » la mémoire de ce groupe d'interconnaissance, et par lequel aussi affleure un enjeu plus largement identitaire: (se) reconnaître dans les photos est l'acte par lequel l'appartenance est revendiquée par l'agent social et reconnue par le groupe¹⁵.

L'exercice de la mémoire est une posture socialement différenciée engageant l'identité de l'agent social considéré. Ce qui se joue dans le raffermissement du groupe d'interconnaissance lié aux pratiques de remémoration, c'est aussi la réactivation d'une frontière invisible au-dehors mais opérante au-dedans entre ceux qui *en étaient* (du passé commémoré) et les autres. L'objectivation des rôles assignés à l'enquêteur par les enquêtés porte au jour cette dimension. Comme distance et comme proximité¹⁶, étant là sans « en être », l'ethnographe cristallise sur lui cette frontière comme si elle passait physiquement¹⁷ par lui, et ce d'autant plus qu'il est à peu près le seul visiteur de la commémoration. Il est tout à la fois l'étranger par rapport auquel *en être* acquiert un sens presque matérialisable, et celui qui, présent malgré son étrangeté et venu là par ce qui est implicitement entendu comme un intérêt manifesté à l'endroit des commémorants, fournit la tribune idéale auprès de laquelle on revendique cette appartenance¹⁸. Aussi n'est-il

pas surprenant que j'aie pu à plusieurs reprises être *pris à témoin* (par Michel, par « l'anar »). Pour mieux comprendre ce phénomène, il faudrait le rapporter aux positions qu'occupent les personnes observées dans leur groupe d'interconnaissance. L'attitude ethnographique perdrait en pertinence à ne s'occuper que de l'ordre du socio-symbolique¹⁹, c'est-à-dire à prendre les faits observés comme un texte dont on n'analyserait que les composantes structurales indépendamment de leurs déterminants et usages sociaux. Je m'en tiendrai ici à la formulation d'une interprétation qu'il conviendrait de vérifier. Il me semble que le fait que Michel et « l'anar » aient été ceux qui me prenaient le plus volontiers et le plus ostentatoirement à témoin, le fait que l'un vende à la criée, voire au corps à corps, une brochure dont il revendique par ailleurs la paternité et que l'autre à travers moi affirme pour lui et pour les autres qu'il *en était*, tout cela ne peut s'entendre que rapporté à la position dominée de l'un et périphérique de l'autre. Raymond était « simple syndiqué » selon ses propres mots, et se retrouve le jour de la commémoration rappelé, par un « supérieur » dans la hiérarchie syndicale, à son « simple » rôle de reproducteur des supports matériels de la mémoire (il fait les photocopies de la brochure); « l'anar » n'a jamais travaillé à SKF. Tout se passe comme si une position peu centrale dans le groupe génèrait des postures remémoratives « exubérantes », comme si les pratiques de remémoration étaient d'autant plus démonstratives que la position dans le groupe est à démontrer sans cesse. Parce qu'une position périphérique porte souvent la trace d'une absence de ressources extérieures au groupe, et parfois d'un sentiment d'indignité, elle permet de comprendre que l'individu cherche dans le groupe un référent identitaire²⁰. De sorte que l'isoler du groupe est impossible: mes tentatives pour obtenir de Michel un entretien se sont soldées par un échec. Vouloir arracher des entretiens



18. Il s'agit là du statut d'« altérité reconnue » de l'enquêteur selon Olivier Schwartz, *op. cit.*, p. 279 : « Son acceptation, si elle se réalise, signifie qu'un statut d'« altérité reconnue » lui est progressivement conféré, qui lui donne une certaine liberté de mouvement. Et tant qu'il possède ce statut, il peut, dans certains cas, jouer le rôle d'une « tierce personne », c'est-à-dire de l'interlocuteur à la fois proche et hors-jeu à qui l'on dit ce que l'on ne dirait pas à d'autres. » Stéphane Beaud parle quant à lui d'« extranéité », *op. cit.*, p. 250.
19. Sur ce terme et les écueils de la réalité qu'il décrit, voir Daniel Bertaux, « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980.
20. Cette dimension identitaire des revendications d'appartenance au groupe s'observe notamment lorsque l'enquêteur objective les rôles qui lui sont assignés par le milieu indigène. Il peut alors déjouer les masques qui cachent cette dimension et comprendre, par exemple, que même lorsqu'il est pris à témoin ce n'est pas lui qui est visé, mais à travers lui le groupe d'appartenance du « remémorant ». Dans ces moments, l'enquêteur n'est peut-être que celui dont la position de distance autorise qu'on lui (mais à travers lui : le groupe) *explicite* (comme à quelqu'un qui n'y connaît rien) une appartenance revendiquée au groupe, tandis que sa position de proximité voile comme tel ce rôle d'entremetteur et par là rend « naturelle » aux yeux du groupe, et donc efficace, l'*illusion*, pourtant *bien comprise* (car il est probable qu'il en est peu à être entièrement dupes de ce tour de passe-passe), en quoi consiste cette prise à témoin. Sur l'importance de l'objectivation des rôles assignés à l'enquêteur, Florence Weber, *Le Travail à-côté*, Paris, EHESS, 1989, p. 24 : « C'est finalement par l'analyse de toutes les places qu'on lui assigne, parallèlement ou successivement, que l'ethnologue pourra comprendre à la fois ce qu'on lui dit et ce qu'il observe – puisqu'il saura à qui l'on dit et à qui l'on montre ».
21. À l'instar d'une des fonctions des rites mises en lumière par Durkheim dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, à ceci près qu'ici les rites sont des rites d'interaction échappant à l'exigence officielle de commémoration.
22. L'hypothèse ici évoquée doit beaucoup aux suggestions faites par Bernard Pudal à la lecture d'une première version de l'article. Qu'il soit ici remercié.
23. Les entretiens et la commémoration du 3 juin 1995 l'attestent, ainsi que l'importance accordée par les archives municipales qui consacrent un épais dossier de presse à cette période.
24. *Le Monde*, 31 mai 1985.
25. *Le Parisien libéré*, 30 mai 1985.
26. « La CGT utilise des camions de la mairie pour barrer des routes et empêcher le déménagement de l'usine ». Ils ont été retirés par des grues de la police et des sapeurs-pompiers. Voir *France-Soir*, 30 mai 1985.

à des personnes qui n'exercent leur mémoire que sous l'abri pronominal, c'est-à-dire aussi social, des « on », « nous », « les potes », décontextualiserait des pratiques de remémoration qui prennent leur sens dans les rapports et les écarts qu'elles entretiennent avec l'exigence commémorative. Ce serait aussi forcer à mettre en mots une mémoire essentiellement infradiscursive, et manquer précisément l'une des caractéristiques marquantes de cette mémoire ouvrière.

Le hiatus entre les remémorations provoquées par la situation d'enquête, pendant des entretiens, et les remémorations qui auraient existé sans la présence de l'ethnographe, au cours de la commémoration de juin 1995 par exemple, est-il insurmontable ? Sans doute pas : j'ai eu la chance de réaliser un entretien approfondi avec Gérard qui laissait affleurer des logiques semblables à celles observées lors de la commémoration. Cela doit beaucoup à l'existence des « classeurs de Gérard » (pour lesquels il est connu dans le groupe des « anciens SKF ») : vagabondant au gré de ses matériaux, il n'est pas tenu à construire un discours chronologique, à mettre en forme ni même à mettre des formes. L'aspect décousu de la retranscription écrite de l'entretien porte la trace de ces pratiques de remémoration lacunaires, tissées de point d'affleurement et de trouées, de saillies et d'apartés, qui engagent des postures corporelles ne faisant sens que ramenées à l'univers des références indigènes. L'individualisation que provoque la situation d'entretien n'est pas ici préjudiciable, Gérard pouvant s'en remettre à ses classeurs et étant par ailleurs, en tant qu'ancien délégué syndical, habitué aux prises de parole (nombre de photos de ses classeurs le montrent en situation de parole collective). L'entretien gagne alors à se faire au domicile de l'enquêté, afin de déritualiser la situation d'enquête et d'accéder à des pratiques informelles, tout contexte trop officiel (siège de l'union locale, etc.) comportant le risque de ne

généraliser que des paroles d'institution et de neutraliser tous ces jeux où la mémoire affleure non comme un *livre* mais comme un *corps*. L'*infradiscursivité* des pratiques de remémoration peut donc être relevée, et exister comme objet scientifique, à la fois grâce à l'observation ethnographique des commémorations et aussi par des entretiens individuels ethnographiques, à la condition qu'ils ne forcent pas le discours et soient attentifs à toutes les manières dont des objets cristallisant du souvenir sont réappropriés dans une gestuelle et des postures. Le rapport de Gérard à ses classeurs dit, mais sans dire, la même chose que le rapport aux photos lors de la commémoration et la revendication par Michel de la paternité d'une brochure dont il n'a pas fait le texte mais les photocopies : une *logique pratique* traverse la mémoire ouvrière qui n'a que peu à voir avec une *logique discursive* qu'elle pulvérise en bribes de récits lacunaires où l'informe et l'informulé tiennent une grande place, et à laquelle elle préférera bien souvent l'arpentage de souvenirs incorporés dans des objets.

Une cérémonie sans souvenirs

L'*infradiscursivité* des pratiques ouvrières de remémoration observées ce 3 juin 1995 est, on vient de le voir, le signe en creux des fonctions implicites et buissonnières de la commémoration, à savoir revivification du groupe d'interconnaissance²¹, rappel d'appartenance et posture identitaire. Je voudrais proposer une autre lecture qui rapporte cette *infradiscursivité* à la spécificité du conflit SKF. Dans cette deuxième lecture, l'*infradiscursivité* caractéristique des pratiques observées prend le sens d'une *crise du discursif* liée à l'*ambivalence* des trois années d'occupation de l'usine, notamment de leur temps fort : la reprise de l'usine aux forces de l'ordre le 5 juin 1985. La commémoration dix ans plus tard porte la trace de cette ambivalence, l'*infradiscursivité*

devenant le signe d'une impossibilité à mettre en mots la mémoire d'un événement indicible²². Il convient de revenir sur l'*ambivalence* de cette reprise de l'usine afin d'étayer cette hypothèse.

Le trust suédois SKF (roulements à bille) décide au début des années quatre-vingt de fermer l'antenne ivryenne. Suivent trois ans d'occupation de l'usine par les travailleurs et des formes de mobilisation très diverses, impliquant la municipalité communiste, l'appareil communiste et cégétiste de la ville. L'apogée des trois ans d'occupation²³ se situe incontestablement aux mois de mai et juin 1985.

En effet, au mois de mai les forces de l'ordre évacuent par la force les occupants de SKF-Ivry, car « toutes les possibilités de négociation étaient épuisées », selon l'expression de M. Delebarre à l'Assemblée nationale²⁴. Le retentissement de ces événements grandit à proportion de l'escalade qu'ils enclenchent entre le Parti communiste et le Parti socialiste. La presse nationale en fait un écho assez large. La reprise en main de l'usine par les forces de l'ordre est accompagnée d'incidents²⁵. En effet, lorsque les CRS interviennent, il n'y a que 6 ouvriers dans l'usine, pris par surprise. Mais, dans la matinée, les autres grévistes tentent de reprendre l'usine, par des moyens spectaculaires²⁶, opération qui se solde par 11 blessés. La manifestation qui suit, réunirait environ 1 000 personnes, G. Marchais en tête²⁷, et la mise en cause des forces de l'ordre est parfois virulente²⁸. Cet événement entérine la faille entre le PCF et le PS. Déjà, après la réunion du comité central du PCF les 20 et 21 mai, il y a mise en cause directe du gouvernement, à travers la dénonciation par le PCF et la CGT de la « pratique anti-ouvrière » de ce dernier²⁹. Du reste, semblable assertion suscite la réplique du quotidien *Libération*, dans les colonnes duquel est fustigée « la dérive gauchiste du PCF » qui deviendrait « la maladie sénile du communisme français »³⁰.



27. *Libération*, 29 mai 1985.

28. *L'Humanité*, mercredi 29 mai 1985. La une titre : « C'était hier à Ivry », et la page 4 reproduit l'interpellation « Hé commissaire, vous le faites votre boulot ? » lancée par des manifestants lorsqu'une retraitée de la SKF est renversée par une moto. La jambe cassée, elle est restée couchée une demi-heure au milieu du carrefour dans l'attente d'une ambulance.

29. *Le Monde*, 30 mai 1985.

30. *Libération*, 29 mai 1985.

31. *Le Matin*, 6 juin 1985.

32. *Libération*, 6 juin 1985. Le journal en fait sa une sur « Ivry : le PCF rejoue la lutte des classes ».

33. C'est le cas de : *Le Monde*, 6 juin 1985, qui voit là une « opération commando de la CGT » et « une mise en garde solennelle » de la CGT au gouvernement ; *Le Républicain*, 6 juin 1985, pour lequel la CGT a tenté de réoccuper l'usine.

34. « Historiquement, lorsque l'horizon lui paraît bouché, le PC se lance dans ce que Lénine avait dénoncé sous le nom de gauchisme : l'exploitation systématique et minoritaire de toutes les occasions d'affrontements avec le pouvoir et avec les socialistes, que ceux-ci soient au gouvernement ou dans l'opposition », *Le Monde*, 7 juin 1985. Le quotidien fait référence ici aux périodes 1928-1934 et 1947-1954.

35. Voir notamment *Le Monde*, 7 juin 1985 : « Parmi les manifestants interpellés, un seul salarié de SKF ».

36. *L'Est républicain*, 8 juin 1985 : « La France en plein rififi politique », « PS-PC : le torchon brûle ». De même, *L'Alsace*, 7 juin 1985 : « Nouvelle étape de la déchirure de la gauche ». *Libération*, 7 juin 1985 : « SKF menace les mariages municipaux de la gauche ». *L'Humanité*, 8 juin 1985 : « G. Marchais à Besançon. Une autre politique est possible pour empêcher le retour de la droite », « Ce n'est pas en continuant sur la voie choisie par le PS qu'on s'opposera à ses projets. L'influence du PCF est une des clés de l'avenir ».

37. *Libération*, 10 juin 1985 : « L'affaire SKF fait grincer la CGT », « Certains cégétistes se rebiffent contre l'attitude antisocialiste dictée par le Parti communiste. Parmi eux, bien sûr, les membres de la CGT également militants du PS ».

38. Voir *Libération*, 17 juin 1985, et *Le Monde*, 11 juin 1985.

Le 5 juin s'ouvre sur six heures de bataille rangée autour de l'usine SKF. « 300 manifestants affrontent les forces de l'ordre à coups de pavés, boulons et clous à cinq têtes. Les grenades lacrymogènes pleuvent. Les coups de matraques aussi »³¹. Très rapidement, cette opération est attribuée au PC et constitue pour la presse une nouvelle manifestation de sa « dérive gauchiste », un véritable « coup d'agit-prop », à travers lequel le Parti communiste se serait substitué à la CGT, et rejouerait la lutte des classes³². Pourtant l'ambiguïté subsistera quant à savoir si l'on doit attribuer le coup au PCF ou bien à la CGT, puisque divers quotidiens optent plutôt pour l'hypothèse CGT³³. Cependant quel que soit l'opérateur auquel est imputé ce « coup », l'interprétation demeure relativement unanime pour rapprocher cette forme d'action des modalités gauchistes de lutte, telles qu'elles ont pu notamment être observées en Mai 68. C'est le sens du titre du journal *Le Parisien* : « Sous les pavés, le PCF ». Cette « dérive gauchiste » est analysée comme la manifestation la plus probante d'une radicalisation communiste consécutive à la fermeture de son horizon électoral, et à sa mise à l'écart du pouvoir³⁴. L'accent a par ailleurs été porté sur la quasi-absence de grévistes SKF dans cette opération³⁵.

Si cette opération agrandit inexorablement la déchirure PS-PC³⁶, elle introduit aussi un hiatus dans les aspirations et les méthodes de luttes entre la CGT et le PC. Ce dernier se voit attribuer la responsabilité de la reprise de l'usine par la violence. Dès lors, la CGT se trouve confrontée, elle qui aurait avec M. Krasucki abandonné le principe de la grève générale et exclu de telles méthodes, à une radicalisation sur sa gauche du PC. C'est toute la ligne Krasucki qui serait là remise en cause. Les deux conséquences sont du reste imbriquées puisque les militants CGT qui s'élèveraient contre la « dérive » du PC, seraient aussi militants du PS³⁷. Les dissonances entre le PC et la

CGT se fragmentent et se ramifient au sein de chacune de ces organisations : au PC, les rénovateurs, au premier rang desquels P. Juquin et M. Rigoud, condamnent la dérive gauchiste du parti, cependant que la ligne Krasucki est mise en cause dans les rangs de la CGT³⁸.

Les circonstances de cette reprise de l'usine sont donc rien moins qu'ambivalentes. Un conseil municipal extraordinaire a été tenu la veille au soir ; la bataille rangée qui suit la reprise au petit matin du 5 juin agglutine nombre de personnes extérieures à SKF (c'est ainsi que « l'anar » « fait le coup de poing » sans être lui-même ouvrier SKF) ; le nombre d'ouvriers encore engagés dans le combat SKF et l'occupation de l'usine paraissent désormais infimes ; cette reprise révèle des tensions au sein de la CGT et du PCF, entre les deux organisations elles-mêmes, et atteste de l'autonomisation des organisations par rapport aux ouvriers SKF. L'infradiscursivité des pratiques de remémoration observées lors de la commémoration, la commémoration elle-même, prennent alors un sens particulier. Ce qui se jouerait dans cette infradiscursivité, ce serait la difficulté à raconter un événement dont la paternité est incertaine et qui a révélé des tensions et des conflits. Il n'est pas étonnant que la reprise par la force de l'usine le 5 juin 1985 aux CRS qui l'occupaient, soit un événement difficilement interprétable et racontable pour des ouvriers SKF auxquels finalement il n'appartient pas de manière certaine et univoque. Dans quelle mesure est-ce leur événement, et non celui d'instances partisans et municipales elles-mêmes traversées par des divergences ?

Au cours de la commémoration, Gérard, « l'anar » et l'homme de la Croix-Rouge font, mais ne peuvent le faire qu'à *demi-mots*, état de l'embarras de la CGT au moment de la reprise. Un flottement est nettement perceptible ce 3 juin 1995, jour de commémoration, où tout ce qui pourrait référer aux tenants et

aboutissants réels de cet événement est esquivé au profit d'une infradiscursivité floue où ne semble plus subsister que l'évocation prudente d'un exploit et d'un héroïsme en partie fabriqués, en tout cas gommés de leurs aspérités. La convocation de vieilles photos retraçant à grands traits l'histoire de SKF-Ivry depuis 1945 réencastre cette reprise du 5 juin 1985 dans une série de luttes militantes en laquelle pourtant elle ne s'inscrit qu'en porte-à-faux, tant elle apparaît singulière (notamment par sa violence, violence dont n'est pas coutumier un syndicalisme plus traditionnel). Cette reprise violente ne cadrerait pas avec les répertoires d'action mobilisés traditionnellement par le PCF et la CGT, pas plus qu'elle ne cadrerait avec les formes d'action collectives développées au cours des trois années d'occupation. Aussi la mémoire de cet événement ne pourra-t-elle que souffrir d'un défaut de cadres d'interprétation. La quasi-absence d'ouvriers SKF signalée par la presse lors de l'investissement de l'usine par les forces de l'ordre fin mai 1985 atteste de ce qu'après deux ans d'occupation les organisations partisans et syndicales, ainsi que la municipalité communiste, avaient pris le relais d'ouvriers que la nécessité de la reconversion avait portés vers d'autres lieux de travail. Faut-il dès lors s'étonner d'entendre le jour de la commémoration certains affirmer qu'ils « ne se souviennent de rien », voire même que « tout cela ne constitue pas de bons souvenirs ». L'infradiscursivité des pratiques ouvrières de remémoration prend alors le sens d'une crise du discursif liée à l'ambivalence d'un fait que beaucoup ont vécu par procuration, et dont la commémoration a charge de pacifier la mémoire. Ce travail de pacification est visible dès la prise en compte du moment et du site commémoratifs. La commémoration a lieu le jour de la fête municipale, manière de réintégrer sans ambiguïté l'événement dans le patrimoine historique de la ville ; de plus, le stand SKF jouxte celui de l'union locale CGT qui commémore

pour sa part le centenaire de la centrale syndicale, et nombre de personnes transitent de l'un à l'autre. Cette association d'idées matérialisée en une distribution spatiale dénote, au terme d'une transaction symbolique à double sens, la réappropriation par la CGT, dans son histoire centenaire³⁹, de ce 5 juin 85 qui semble l'avoir embarrassée. La reprise de l'usine fait donc l'objet d'un double réencastrement, dans l'histoire de la municipalité et dans celle de la centrale syndicale, réencastrement où se lit une entreprise de pacification de la mémoire.

J'ai voulu pointer ici à la fois la spécificité du travail ethnographique (l'ouverture aux déplacements de problématiques qu'impose le terrain dans la construction de l'objet) et le fait que cette ouverture doit être redoublée dès lors qu'on se donne pour objet la mémoire. Les déplacements dont ma problématique initiale sur la mémoire ouvrière de Mai 68 a fait l'objet, montrent combien Mai 68 est un piètre objet de mémoire pour un univers ouvrier local ayant ses propres temps forts éclipsant l'agenda national (chose qui n'est pas si surprenante). Mais c'est l'acte de mémoire lui-même qui est un éternel déplacement : il n'existe pas de foyer unique de la mémoire, même pour un groupe d'interconnaissance structuré autour d'une histoire

forte et commune, il est même assez peu pertinent dans certains cas de parler de « la mémoire » tant celle-ci répugne à se réduire à une substance, à une nature, à une vérité unique. De sorte que son appréhension fait sans cesse dériver des tentatives de caractérisation hypostasiée vers l'observation de ses modalités plurielles d'exercice, c'est-à-dire des pratiques de remémoration diverses qu'elle génère et qui dispersent à la fois l'idée de foyer unique de la mémoire et celle de vérité de l'événement. Aussi le travail d'analyse doit-il restituer cette part d'incertitude en faisant état de lectures complémentaires auxquelles se prête l'aspect saillant ici observé, à savoir l'*infra-discursivité de la mémoire ouvrière* : l'infradiscursivité observée du côté du groupe d'interconnaissance des anciens SKF est liée à la *logique pratique* qui traverse la mémoire ouvrière, quand celle des institutionnels (responsables syndicaux) est le signe d'un *défait de cadres discursifs* où enserrer un fait d'histoire marqué par son ambivalence. Deux plans de la réalité sociale correspondant à ces deux types d'infradiscursivité entrent alors dans l'escarcelle des objets du chercheur : les *pratiques de remémoration* d'une part, la crise du discursif d'une *impossible commémoration* d'autre part.



39. La première page de la brochure « SKF. Ils ne céderont pas ! » atteste ce fait. Reproduisant le discours prononcé lors de cette commémoration par le secrétaire général de l'union locale CGT-Ivry et faisant écho à l'allocution du secrétaire départemental, elle évoque le conflit SKF (les trois années d'occupation) comme prolongement de la lutte séculaire de la centrale syndicale.